

Umschau

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **44 (1964-1965)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UMSCHAU

SUR NOS DIFFÉRENCES

Lettre de Suisse romande

Quand on suit avec quelque attention les événements de notre ménage helvétique, on ne peut pas ne pas remarquer la différence des réactions qu'ils provoquent de l'un et l'autre côté de la Sarine. *L'affaire des Mirages*, par exemple, n'a pas du tout suscité le même genre de commentaires à Genève ou à Zurich. Il serait intéressant de savoir pourquoi.

En Suisse allemande (c'est du moins l'impression que nous en avons) le rapport Furgler a d'abord donné lieu à une querelle de personnes. Des clans se sont affrontés, non sans violence; de vieilles rancunes ont retrouvé toutes leurs griffes; les griefs des uns ont heurté les griefs des autres. Les militaires ont conduit dans les journaux une guerre assez savante. Certains sont arrivés à leur but. Partant d'un dépassement de crédits, ils ont remis en question des problèmes de conception fondamentale de notre défense.

L'opinion publique s'est vraiment intéressée à cette querelle, et le coiffeur qui me coupait les cheveux, un matin, à Cham, n'ignorait rien des différences de vues qui se faisaient jour à travers les articles des journaux. Vous auriez interrogé, sur ces mêmes questions, le *Figaro* de Rolle ou de Romont, il vous aurait répondu à peu près ceci: — L'argent n'a plus de valeur; j'ai fait venir le plombier pour une réparation qui lui a demandé deux heures de travail; sa facture: quarante francs. Voyez les auto-routes? danse des milliards. Voyez l'Exposition nationale: on ne peut même plus savoir si le devis a doublé ou triplé. Alors, leurs *Mirages*, est-ce bien la peine de faire tant de bruit? De toute manière, le fisc nous tond. Que l'argent aille ici ou là...

Sérieux alémanique, d'un côté; gouaille romande, de l'autre? Si l'on veut. Il est certain, en tout cas, que nous avons beaucoup moins parlé des difficultés que rencontre M. Chaudet qu'on n'en parla ailleurs. Et le remue-ménage du haut commandement n'a pas troublé notre bile. A peine aura-t-on

constaté que la Suisse romande faisait les frais de l'aventure.

Je le sais, on nous accusera dès lors de tiédeur à l'égard des problèmes militaires. Et d'être de moins bons Suisses que les autres Suisses. Je n'en crois rien. Simplement, pense-t-on peut-être qu'en un accident qui n'a pas de remède, il n'en faut point chercher... Et notre aviation semble bien être un de ces accidents-là.

Mais enfin, au-delà du cas particulier, il nous reste à voir que nos réactions sont presque toujours assez dissemblables en face des questions importantes de notre vie familiale. On nous accuse un peu vite de légèreté. Nous avons tendance à trouver que la pesanteur est ennuyeuse et qu'à dire cent fois la même chose on ne fait guère avancer les projets.

Il serait utile de s'expliquer sur ces idées toutes faites. On remarquerait d'abord qu'il n'y a pas de Suisse romande mais cinq cantons d'expression française (à quoi il faut ajouter le Jura dit bernois) extrêmement différents les uns des autres. Extrêmement différents parce que leur histoire a divergé de la fin du second royaume de Bourgogne au début du XIXe siècle, c'est-à-dire pendant neuf cents ans; parce que la géographie ne les réunit guère; parce que la religion les sépare; parce que leurs intérêts sont rarement convergents. Comment voudrait-on, dès lors, que ces cinq cantons offrent un front commun, vivent très proches les uns des autres, rompent le pain à la table commune? En commun, ils n'ont que la langue; ce n'est pas rien. Ce n'est pas assez pour établir l'existence d'une âme vraiment *romande*.

Demandez plutôt à un Genevois ce qu'il pense d'un Vaudois, à un Lausannois, son opinion sur Genève et vous serez édifiés. Consultez un Valaisan sur ses rapports avec Neuchâtel; vous le trouverez muet comme une carpe. Voyez comme l'Université de Fribourg fait la part belle à un enseignement

qui se donne en langue germanique. On n'a que trop reproché au Jura séparatiste les drapeaux français qu'il brandit parfois au-dessus de ses cortèges : français, non pas neuchâtelois...

Nous savons bien que ces mêmes différences existent entre Zurich et Bâle, Berne et Lucerne. Mais Zurich, Bâle, Berne et Lucerne ont au moins près de cinq siècles de vie commune. Ils ont traversé des épreuves difficiles sans tout à fait se lâcher la main. Il ne faut jamais oublier que les trois derniers cantons à entrer dans l'alliance furent trois cantons de langue française. Trois pays qui menèrent beaucoup plus longtemps que les autres une existence indépendante. Bonnes ou mauvaises, les habitudes ne s'arrachent pas du corps d'un jour à l'autre. Un Suisse du Valais est d'abord un Valaisan; un Suisse de Genève, qui l'empêchera d'être d'abord un Genevois? Plus ou moins, la Suisse toute entière est faite de ces différences. Bonaparte l'avait bien compris qui disait aux députés de la Consultat qu'il est plus difficile de gouverner la petite Suisse que la grande nation française. La personnalité des cantons venus tard à l'alliance a peut-être quelque difficulté à se fondre dans le moule commun.

Nous prétendons que c'est tant mieux. Le métal suisse est d'autant plus riche qu'il est fait d'alliages plus divers. Un conformisme épais allant du lac de Constance au Léman serait une catastrophe. À nous admirer les uns les autres sans contrôle nous perdriions tout esprit d'initiative. Une certaine tension interne est génératrice de progrès, d'audace, d'esprit d'entreprise. Et nous savons bien que, sur le fond des choses, nous finissons toujours par trouver une mesure commune.

Donc, il est erroné de parler d'une Suisse romande comme d'une entité forte, conduite à son but par quelques grandes pensées communes à tous nos petits états. Les chefs de l'instruction publique n'arrivent même pas à s'entendre sur le choix de manuels scolaires acceptables aussi bien dans les cantons catholiques que dans les cantons réformés. Comment voudrait-on parler d'une opinion publique *romande*?

Un front commun existe-t-il dans le sens

d'une opposition à la Suisse alémanique? C'est la Suisse allemande qui le prétend à la lumière de certaines « initiatives » mais quand on regarde les choses de près on s'aperçoit qu'il n'en est rien. L'initiative de l'Oeuf de la Colombe, par exemple, fut âprement combattue par une part très importante des électeurs romands, appuyée par des dizaines de milliers de signatures alémaniques. L'initiative anti-atomique fut acceptée, il est vrai, au vote, par la majorité électorale de trois cantons romands — mais deux autres s'y opposèrent avec fermeté, et la Suisse allemande ne fut pas partout monolithique.

Disons-le parce que c'est vrai : l'esprit romand, dans la mesure du moins où il existe, est plus individualiste, plus critique. Surtout, il est davantage influencé par les courants d'idées qui viennent de l'extérieur.

La cause? Mais c'est que nous ne sommes pas assez nombreux pour nous suffire à nous-mêmes. Nous sommes un petit million à parler le français, et répartis dans une géographie qui nous sépare plus qu'elle ne nous rapproche. Nous n'avons pas une capitale qui lierait la gerbe de nos récoltes spirituelles et nos étudiants se dispersent en quatre universités. Nos écrivains, dès qu'ils atteignent un niveau un peu élevé, regardent vers Paris, comme n'importe quel Marseillais, quel Bordelais, quel Dijonnais. Intellectuellement, nous formons une province française qui gravite autour de la capitale-lumière.

Nos premiers livres de lecture nous font connaître les écrivains français, la pensée française. Nos revues romandes éclosent et périssent du même mouvement, et ce sont les revues parisiennes que nous achetons dans les kiosques, partant en voyage, que nous consultons dans les salles de lectures des bibliothèques. Les nouveautés parisiennes occupent toute la place de nos librairies. Ouvrez l'un de nos journaux dits *littéraires* : il n'y est question que de Paris.

Il ne s'agit pas de dire ici que cela est bien ou mal. Cela *est*, voilà tout. Notre élite intellectuelle est formée par les maîtres de la pensée française; les courants politiques qui circulent en France nous irriguent et nous influencent.

Au temps pas très éloigné où Charles Maurras orientait l'intelligence de l'extrême-droite française, on ne comptait plus les maurrassiens sur les rives de nos lacs, sur les bancs de nos universités, dans les rédactions de nos journaux. A la même époque, à l'aile gauche, André Gide appelait la jeunesse à la totale disponibilité: comme il était bien entendu par les bellettriers de nos villes universitaires qui se pressaient autour de lui, le fêtaient comme un dieu! Et puis, il y eut Jean-Paul Sartre. L'Existentialisme n'aura pas eu de disciples plus dévoués que ceux de quelques-unes de nos facultés de philosophie et de lettres.

C'est que Paris est plus que Paris, observé à distance. La magie opère quand l'espace s'approfondit. Les jeunes Parisiens sont volontiers critiques à l'égard de leurs pontifes; ils les voient boire leurs apéritifs au Café de Flore et les considèrent comme des humains parmi d'autres humains, des humains dont il est permis de discuter les idées. Nos jeunes intellectuels, nos jeunes artistes prennent volontiers pour textes d'Évangile ce qui s'écrit dans les officines des bords de la Seine.

Je ne pense pas que les choses aillent de même en Suisse alémanique. D'abord, parce que l'Allemagne, mère putative de la culture germanique, ne possède plus une grande capitale qui attirerait à elle tous les regards. La centralisation française a produit Paris, ce monstre rayonnant; l'Allemagne n'a jamais étouffé ses provinces mais c'est que son unité est venue tard et s'est dé faite tôt. Bâle, Zurich et Berne luttent à armes égales avec les grandes villes allemandes.

Surtout, il y a plus de trois millions de Suisses d'expression allemande, et cela fait une nation. Les écrivains trouvent des éditeurs; les éditeurs trouvent des écrivains; éditeurs et écrivains trouvent ensemble une clientèle qui ne décide pas automatiquement que ce qui se fait ici est nécessairement de qualité inférieure, pour la raison justement que cela se fait ici. Bref, il n'est pas impossible de n'être que Suisse quand on est Suisse de langue allemande. On ne voit pas très bien ce que pourrait être un «intellectuel» romand qui prétendrait ignorer Paris.

Il se trouve ainsi que les événements français nous touchent de très près, nous marquent en profondeur. La guerre d'Algérie a troublé profondément beaucoup de consciences d'ici, influencées chaque jour par la radio, par la télévision, par la presse françaises. Par la présence, même, de tant de Français, de tant d'Algériens dans nos murs.

Et l'on voit bien les répercussions que cela peut avoir sur l'attitude d'un jeune intellectuel suisse à l'égard de sa propre armée, par exemple. La propagande de la gauche française a peint l'armée qui se battait en Algérie comme une armée d'assassins, de tortionnaires, de criminels capitalistes. N'empêchait-elle pas un peuple vaillant, courageux, intelligent d'accéder à l'indépendance? Réduite à ce schéma, la guerre d'Algérie était simplement un crime odieux, une entreprise de simple oppression contre laquelle devaient se dresser toutes les consciences pures du monde.

Mais toute armée de style traditionnel n'est-elle pas l'instrument de l'oppression? Sauf, naturellement, celles des pays de l'Est dont l'existence se justifie par les menaces que le capitalisme fait peser sur la liberté...

C'est dans ce climat de pourrissement que nous fûmes appelés aux urnes. Il serait faux d'en tirer des conclusions définitives. L'opinion publique, dans son ensemble, reste saine, sincèrement attachée à nos institutions, bien persuadées qu'aucune forme de gouvernement étranger ne saurait nous convenir. Comme le peuple de Genève a magnifiquement fêté le cent cinquantième de son entrée dans la Confédération! Comme le peuple vaudois s'est montré fier de son Exposition! Osait-on émettre quelque réserve sur le symbolisme de la Voie suisse? On se faisait rappeler à l'ordre dans la tradition la mieux établie du *il n'y en a point comme nous*. Et par ceux-là mêmes qui paraissent parfois douter de nos vertus nationales.

Les différences existent, entre nous, Suisses aux langues diverses. Il me semble que nous aimons un peu trop à les mettre en lumière. Mais c'est aussi, peut-être, que nous ne les jugeons pas si graves que nous n'en puissions parler très librement.

Maurice Zermatten

VERGLEICHENDE LITERATURWISSENSCHAFT: UMSTRITTENE PRINZIPIEN — VERHEISSUNGSVOLLE PRAXIS

Eindrücke vom Freiburger Kongreß der Association Internationale de Littérature Comparée

Wer von einer wissenschaftlichen Disziplin erwartet, daß sie einen fest umrissenen Gegenstand, klare Ziele, gut funktionierende und allgemein anerkannte Methoden und eine verbindliche Terminologie hat, wird an der Komparatistik oder Vergleichenden Literaturwissenschaft nur wenig Freude finden. Ihr fehlt es an all diesen Voraussetzungen, und nicht selten muß sie sich diesen Mangel von ihren Gegnern ankreiden lassen. Daß diese selbst meist Fächer vertreten, wo (wie etwa in den nationalliterarischen Disziplinen) die methodologische Ratlosigkeit genau so groß ist, ändert an der Sache nichts. Die Komparatistik ist und bleibt eine Wissenschaft, die nach anderen Gesetzen angetreten ist als Mathematik, Chemie oder auch Soziologie und Sprachwissenschaft. Der Reiz ihres Objektes liegt in seiner bunten Vielfalt, nicht in seiner Konturenschärfe, sie strebt weniger präzise und faßbare Ergebnisse als Verständnis und Einsicht an, Methoden gibt es mehr als Lehrstühle, und mit Ausnahme des Wortes «Rezeption» ist die gesamte Terminologie von den nationalliterarischen Fächern zusammengeborgt, die ihrerseits auch nur über einen völlig chaotischen Fundus verfügen.

So kann es nicht ausbleiben, daß jedesmal, wenn sich die Vertreter und Liebhaber einer solchen Disziplin zu einem Kongreß zusammenfinden, die theoretischen Grundlagen ihrer Wissenschaft zum Gegenstand der Auseinandersetzung werden. Auch auf dem diesjährigen IV. Kongreß der *Association Internationale de Littérature Comparée* im schweizerischen Freiburg wurde die in der Fachliteratur gern beschworene «Krise» der Vergleichenden Literaturwissenschaft (eine recht unglückliche Bezeichnung für durchaus gesunde und fruchtbare Selbstbeobachtung, Reflexion und Diskussion) abgehandelt, obwohl Grundsatzfragen gar nicht zu den Programmpunkten gehörten. Vielleicht aber

hatten die Veranstalter nicht ohne Absicht den Eröffnungsvortrag an René Etiemble vergeben, den Inhaber des komparatistischen Lehrstuhles an der Sorbonne und Verfasser eines 1963 bei Gallimard erschienenen polemischen Büchleins *Comparaison n'est pas raison*, das eine radikale Reform vergleichender Ziele und Methoden forderte und nicht wenig Staub aufgewirbelt hat. In seinem Freiburger Vortrag *Faut-il reviser la notion de «Weltliteratur»?* faßte er nochmals zusammen, wie er sich Gegenstand, Ziele und Methoden einer Vergleichenden Literaturwissenschaft, die diesen Namen verdient, vorstellt: Objekt der Komparatistik darf nicht nur eine Gruppe von Nationalliteraturen (etwa diejenigen der westlichen Hemisphäre) sein, sondern es gehören dazu die Literaturen Ostasiens ebenso wie die des pharaonischen Ägyptens oder gar des präkolumbanischen Amerika: kurz, die Weltliteratur in der universellsten aller denkbaren Bedeutungen. Im Hinblick auf die Methode fordert Etiemble, komparatistische Untersuchungen nicht nur auf Literaturen zu beschränken, die in direktem Kontakt standen oder stehen, gemeinsame Quellen haben oder sich gegenseitig beeinflussen. Für Etiemble ist grundsätzlich jedes Phänomen jeder Nationalliteratur mit entsprechenden Erscheinungen aller anderen Literaturen vergleichbar, und sei die räumliche und historische Distanz noch so groß. Daß vergleichende Untersuchungen dieser Art keineswegs ziel- und zwecklos zu sein brauchen, ergibt sich schon beispielsweise aus dem Nutzen, den sie bei der Schaffung einer neuen Gattungspoetik stiften könnten. — Erfreulicherweise besaß Etiemble genug Takt und Vorsicht, in Freiburg einige Bosheiten und Unterstellungen politischer Natur zu unterlassen, welche die Lektüre seiner Schrift oft recht unerquicklich gestalteten: er verzichtete auf seine private Sprachregelung, für «nordamerikanisch» stets «yanqui» zu

setzen (also «littérature yanqui») und äußerte auch nicht die groteske Befürchtung, der Begriff «europäische Literatur», beziehungsweise das, was deutsche Gelehrte wie Ernst Robert Curtius und Horst Rüdiger darunter verstehen, könne unter Umständen eine harmlosere Fortsetzung des Hitlerschen Traumes von Großeuropa oder zumindest doch die Emanation eines europäischen Neochauvinismus katholisch-konservativer Prägung darstellen. So wären nur einige Einwände sachlicher Natur zu machen gewesen, die sich wohl vor allen Dingen auf die praktische Durchführbarkeit des von Etiemble umrissenen gigantischen Programms hätten richten müssen. Zwar hatte der Vortragende genau erläutert, welche Hilfsmittel und Werkzeuge er für eine in seinem Sinne arbeitende Komparatistik für notwendig hält (eine kritisch-analytische, auch die ostasiatischen und entlegenen Literaturen einschließende Bibliographie, die systematische Übersetzung aller «großen Texte», auch der unbekannteren Literaturen, und schließlich ein umfassendes «Handbuch der Literatur und der Literaturen»), doch wäre in dieser Hinsicht noch manche Frage zu stellen gewesen. Leider war hierzu keine Gelegenheit, wie es auch bei den anderen Hauptreferaten nur selten zu den im Tagungsprogramm vorgesehenen Diskussionen kam. Wie üblich sprachen fast alle Referenten weit über die ihnen zugemessene Zeit und warfen so die sonst vorbildliche Organisation des Kongresses in einem entscheidenden Punkt über den Haufen.

Erwartet René Etiemble alles Heil von einer perfektionierten Komparatistik, so stellte sein Landsmann Claude Pichois, der in Basel französische Literaturgeschichte lehrt, in seinem Referat *Héritage national et tendances cosmopolites comme ferments littéraires* die Zweckmäßigkeit vergleichender Betrachtungsweise wenigstens für die französische Literatur schlechthin in Frage. Mit äußerster Prägnanz und Schärfe stellte er der komparatistischen Auffassung von der Interdependenz der westeuropäischen Literaturen die Konzeption einer allein von ihren eigenen Kräften zehrenden, autonomen Nationalliteratur gegenüber. In der französischen Litera-

tur gebe es kein wesentliches literarisches Phänomen, das sich durch ausländische Einflüsse erklären lasse. Die nicht zu bestreitenden zahlreichen Importe von Ideen, Themen und Formen seien entweder vergängliche Modeerscheinungen gewesen oder hätten nur dann Wirkungen gezeitigt, wenn sie bereits in irgendeiner Weise (etwa durch eine wenig beachtete Unterströmung) in der französischen Literatur vorgebildet gewesen seien. Es gehörte Mut dazu, solche Gedanken, die übrigens den Vorstellungen so mancher Vertreter nationalliterarischer Disziplinen entsprechen mögen, vor einem komparatistischen Auditorium zu vertreten. Um so schmerzlicher vermißte man auch hier die Diskussion.

Auch ein dritter Beitrag zur Diskussion um die Grundfragen kam von einem Franzosen. Robert Escarpit zeigte in seinem Bericht über den Stand der Arbeit am Internationalen literarischen Sachwörterbuch (*Dictionnaire International des Termes Littéraires*), daß der Vergleichenden Literaturwissenschaft gegenwärtig nicht so sehr durch das Aufzeigen kühner Perspektiven oder die Markierung interessanter theoretischer Positionen wie durch die Lösung bestimmter praktischer Aufgaben gedient sein dürfte. Das 1958 auf dem II. Kongreß in Chapel Hill vorgeschlagene, 1961 in Utrecht gründlich diskutierte Projekt eines internationalen Realienhandbuchs der Literatur hat in den letzten drei Jahren dank der Arbeiten Escarpits und seines Mitarbeiterstabes konkrete Formen angenommen. Man wird, falls sich Escarpits optimistische Erwartungen hinsichtlich der Finanzierung und der wissenschaftlichen wie technischen Durchführung des Projektes erfüllen, bis spätestens 1969 mit dem Erscheinen eines etwa 2000 Seiten starken großformatigen Bandes zu rechnen haben, in dem 400—600 Stichwörter von zuständigen internationalen Spezialisten definiert und in sehr vielen Fällen auch ausführlich abgehandelt werden. Ob dann die Zeit der literaturkritischen Privatterminologien, in der jeder nach Belieben mit Begriffen wie «Struktur», «manieriert», «sublim» usw. herumwerfen kann, vorbei sein wird, mag dahingestellt bleiben. Jedenfalls dürfte das Werk als Orientie-

rungspunkt und Quelle sachlicher Informationen einige Bedeutung erlangen und so etwas wie ein komparatistisches Gegenstück zum germanistischen *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte* bilden.

Beiträge wie die Etiembles, Pichois' und Escarpits schoben sich wegen ihrer wesentlichen Thematik in den Vordergrund, ohne jedoch das Kongreßgeschehen zu beherrschen. Sie stellten nur den Bruchteil eines Gesamtprogramms dar, das ganz anderen Themen gewidmet war: Während der ersten drei Tage standen die Fragen des literarischen Kosmopolitismus und Nationalismus auf der Tagesordnung, die zweite Hälfte des Kongresses war bestimmten Einzelphänomenen gewidmet, in deren Kräftefeld das literarische Kunstwerk entsteht und seine charakteristischen Züge erhält: Inspiration, Phantasie, Einfluß, Imitation, Tradition und andere. Man hatte sich also nicht wenig vorgenommen, und der Arbeitsplan für jeden Tag war entsprechend besetzt: Gewissenhafte Kongreßteilnehmer hatten Gelegenheit, täglich vier längere Referate zu hören und den Rest ihrer Zeit in den Komiteesitzungen zu verbringen, wo jeden Tag 40 bis 50 Mitteilungen verlesen wurden.

Angesichts eines solchen Embarras de richesse sieht sich der Bericht dazu verurteilt, über das Angebot nur summarisch und in engster, notwendigerweise ungerechter Auswahl zu referieren. Zum Themenkreis Kosmopolitismus und Nationalismus hielt Kurt Wais ein einleitendes Grundsatzreferat, in dem er einen — bei aller unvermeidlichen Raffung treffend detaillierten und gegliederten — Abriß der historischen Entwicklung dieses Begriffs und seiner literarischen Ausprägungen von Diogenes bis Camus gab, um zum Schluß auch die Zukunft zu apostrophieren, für die er einen literarischen Kosmopolitismus im Sinne einer von allen Völkern des Erdballs verstandenen künstlerischen Sprache erhofft. — Vom wissenschaftstheoretischen Aspekt (der also auf diesem Wege erneut in das Programm eingeschleust wurde) näherten sich J. C. Brandt Corstius von der Universität Utrecht und Henry H. H. Remak von der Indiana University den Fragen des literarischen Nationalismus und

Kosmopolitismus, indem sie den Einfluß dieser Erscheinungen auf die Komparatistik von gestern und heute untersuchten.

Der zweite Themenkreis wurde mit Referaten von Hans Mayer (*Inspiration und Gestaltung*) und Jean Starobinski (*Imagination*) eröffnet. Hans Mayer rückte die Jahrtausende alte Streitfrage, ob Dichtung und insbesondere Lyrik das Ergebnis bewußter, künstlerisch-handwerklicher Gestaltung oder einer mehr oder weniger unrationaler zu verstehenden Eingebung sei, in das Kreuzfeuer höchst gegensätzlicher Selbstaussagen und theoretischer Postulate von Dichtern wie Valéry, Brecht, Fernando Pessoa und Majakowski. Auf Thesen und Lösungen verzichtete der Referent ausdrücklich, doch darf es als bemerkenswert gelten, daß zu einem Zeitpunkt, wo sich die etablierte Literatur und Literaturkritik darüber einig zu sein scheint, daß Dichtung etwas «Gemachtes» sei, ein bekannter Kritiker — noch dazu marxistischer Herkunft — die Inspiration als eine Erscheinung anerkennt, die wenigstens diskutierbar ist und im Rahmen einer Theorie der Dichtungsgenese ihren Platz hat. — Die beiden Referate von Bernard Weinberg, Chicago, und Haskell M. Block, New York, über Geschichte und Theorie des Begriffs «Imitation» dürften sich, vor allem wenn sie nächstes Jahr in den Akten des Kongresses im Druck vorliegen, wegen der Fülle des verarbeiteten Materials und der Dichte der Darstellung als unentbehrliche Vorarbeiten für das betreffende Stichwort des geplanten Sachwörterbuchs empfehlen.

Der Kongreß, der mit der Proklamation einer globalen und universalen Komparatistik eröffnet worden war, endete dank einer Laune des Programms mit einem Bekenntnis zur literarischen Tradition Europas. In seinem diesem Thema gewidmeten Schlußreferat definierte Jean Seznec aus Oxford zunächst diese Tradition als kontinuierliche Selbstbefruchtung der seit der Antike «einen und unteilbaren» abendländischen Literatur und exemplifizierte dann Wesen und Wirken dieses heute oft und gern geleugneten literarischen Phänomens am Verhältnis der französischen Literatur zur Kultur der Antike. Seinen bekenntnishaften Charakter erhielt

Seznecs Referat durch die abschließende dringende Warnung vor den Gefahren, die eine Abwendung von der europäischen und ganz besonders der antiken Tradition heraufbeschwören würde.

Ein Wort zu den Komiteesitzungen: Hier wurde über selbstgewählte Themen referiert, die mit dem Tagungsprogramm nicht selten in nur oberflächlichem und zuweilen gar keinem Zusammenhang standen. Dies bekam aber den Vortragenden (unter ihnen Leslie A. Fiedler, Carlo Pellegrini, Hans Rheinfelder und René Wellek) wie auch den Zuhörern ausgezeichnet¹. Das allgemeine Interesse schien größer als in den Plenarsitzungen, vor allem aber hatte man mehr Zeit; es gab Zwischenfragen, Diskussionen, und öfters stoben gar polemische Funken.

Die Teilnehmerliste des Kongresses wies neben den wie gewöhnlich dominierenden französischen und angelsächsischen Namen eine erstaunlich große Zahl von Vertretern ost- und südosteuropäischer Länder auf, ein Zeichen dafür, daß der stalinistische Bann über die einst als «kosmopolitisch» verschrieene Komparatistik endgültig gelöst ist. Spätestens seit Oktober 1962, als die Komparatisten der Ostblockstaaten in Budapest zu einem eigenen Kongreß zusammentraten, ist die Vergleichende Literaturwissenschaft keine

rein «westliche» Disziplin mehr. In Freiburg fehlten leider die Sowjetrussen, während die DDR durch einige Germanisten und Romanisten vertreten war (dem Ostberliner Staatssekretär und Polit-Germanisten Wilhelm Girnus, der über das Thema *Nationalbewusstsein und Bekämpfung des Nationalismus im lyrischen Werk B. Brechts* referieren wollte, war das Visum verweigert worden). — Überraschend knapp vertreten war die deutschsprachige Schweiz; Repräsentanten österreichischer Universitäten wurden gar nicht gesichtet. Arg klein war auch das Häuflein der Teilnehmer aus der Bundesrepublik. Es steht zu hoffen, daß beim kommenden Kongreß, der 1967 in Belgrad stattfinden soll, mehr Namen deutschen Klanges auf der Teilnehmerliste zu finden sind. Die Aussichten hierfür sind nicht gar so schlecht: zwei neue komparatistische Lehrstühle in Innsbruck und Berlin (Freie Universität) harren ihrer Besetzung, ein weiterer steht an einer norddeutschen Universität in Aussicht.

Erwin Koppen

¹R. Welleks Kurzreferat *The Concept of Classicism in Literary History* erscheint demnächst in erweiterter Fassung in den «Schweizer Monatsheften».